

Bibliothèque numérique

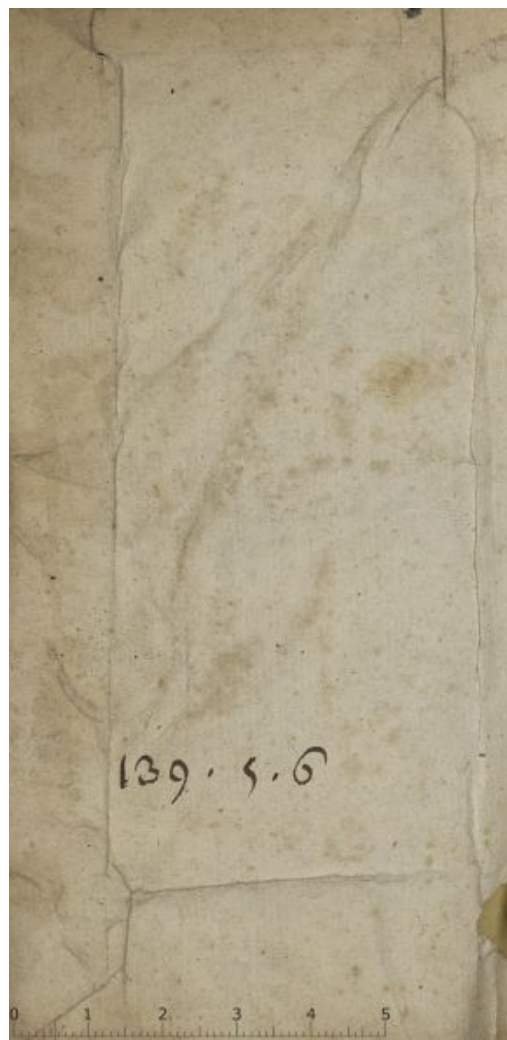
medic@

**Blégny, Nicolas de. Suite des
nouvelles observations sur la nature
& sur les remedes des maladies
veneriennes...**

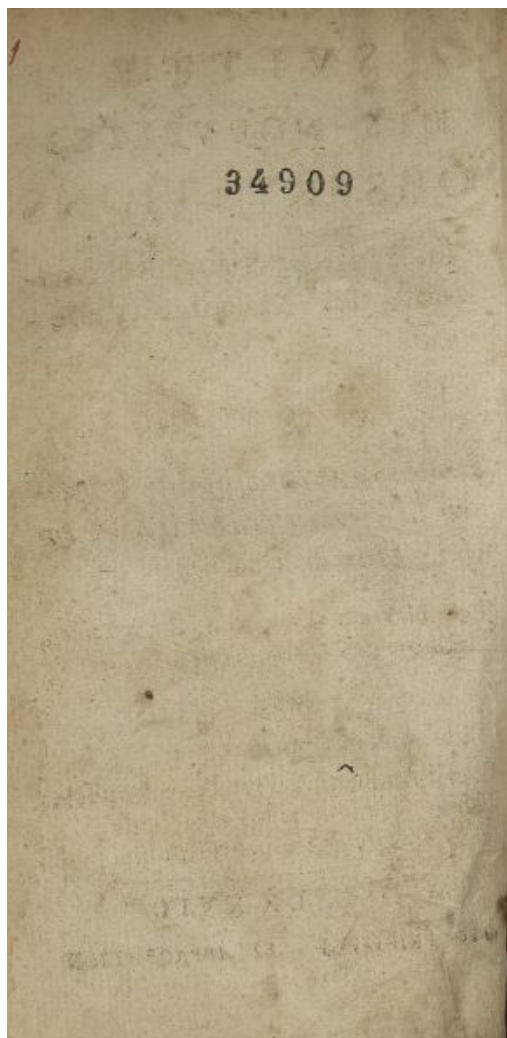
A Paris, chez l'Autheur, 1677.

Cote : 34909









S V I T T E 34909
DES NOUVELLES
OBSERVATIONS

sur la Nature & sur les Remèdes
des des Maladies Véné-
riennes;

O V

*L'on prouve la possibilité de gué-
rir la Verolle sans Mercure
sans Flux de Bouche.*

Par NICOLAS DE BLEGNY
Chirurgien Ordinaire de la Reine

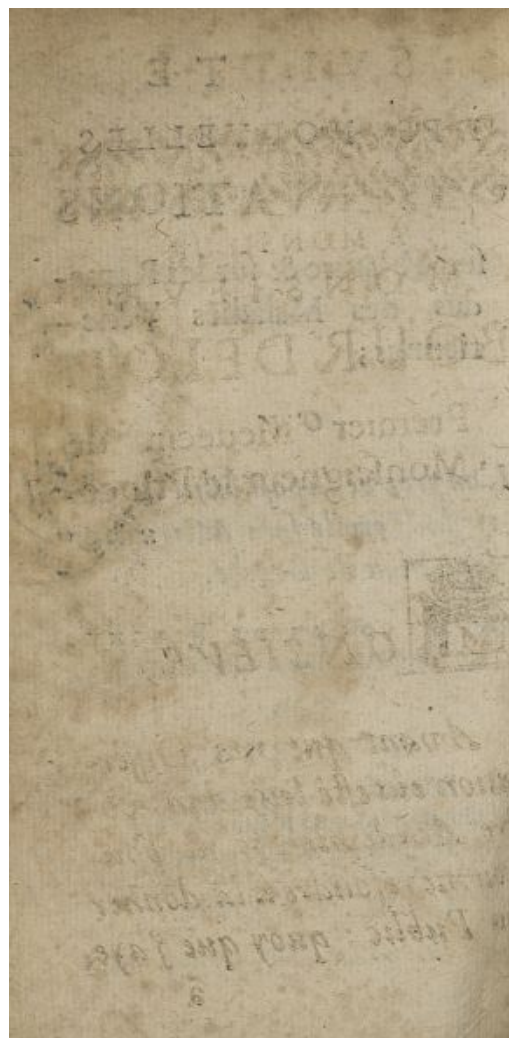


A P A R I S,

Chez l'Auteur, à l'entrée de la rue
Guenegaud, près le Pont-Neuf,
à l'Enseigne de la Prudence.

M. D C. L X X V I I.

AVEC PRIVILEGE, ET APPROBATION





A MONSIEUR
MONSIEUR
BOURDELOT,

Premier Medecin de
Monseigneur le Prince.



MONSIEUR,

*Avant que ma Dissert-
ation eût esté leuë dans vo-
stre Academie, je ne pou-
vois me résoudre à la donner
au Public : quoy que j'aye
ā*

ÉPISTRE.

appuyé l'opinion que ie soutient par des raisonnemens invincibles, par des autorités considerables, & par des experiences assurées: l'avois lieu de douter si elle trouveroit des Approbateurs; parce qu'elle est opposée à un préjugé qui est devenu presque universel, & que ceux qui devroient aussi-bien que moy desabuser les autres, sont trop interessez dans le party contraire pour travailler eux-mesmes à le détruire; mais depuis qu'elle a esté examinée en vostre presence sans que vous l'ayez con-

EPISTRE.

*damnée, j'ay crû que j'en
 devois attendre un sort plus
 favorable, & que je serois
 peut-estre assez heureux
 pour la voir publiée sous vos
 auspices, & par conséquent
 sans estre exposée à tout ce
 que j'en aurois dû craindre ;
 car comme vous estes si
 clair-voyant, que rien ne
 peut échapper à vostre pene-
 tration ; tout le monde sera
 convaincu de la verité que
 j'expose, dez qu'on la verra
 une fois établie par vostre
 aveu : mais aussi comme
 vous ne jugez des choses
 qu'apres les avoir penetrées
 à iij*

EPISTRE.

à fond, personne ne doutera plus de la fausseté de ma proposition, s'il arrive qu'elle ne vous paroisse pas véritable.

Ces motifs, Monsieur, ne m'engagent pas seulement à supprimer ce petit ouvrage si vous le désapprouvez, mais ils me portent mesme à renoncer à tous mes sentimens, s'ils ne se trouvent pas conformes aux vôtres; parce que je sçay d'ailleurs qu'il y a souvent de l'incertitude & de la contrariété, dans les choses qui paroissent les plus assurées & les

EPISTRE.

plus probables , & que s'il
est des rencontres où les hom-
mes doivent douter de ce
qui leur semble évident ,
c'est principalement en ce
qui regarde les productions
de leur esprit ; parce que leur
imagination est toujours si
remplie des idées qu'elle a
conçues , qu'elle ne permet
pas à leur jugement d'éten-
dre ses considérations sur
d'autres choses , & qu'il ne
prend ses conclusions que
sur des préjugés , qui les
rendent aussi incertaines
que leurs principes sont peu
assurés , outre qu'ils sont

à iij

EPISTRE

ordinairement aveuglez
par les effets de l'amour pro-
pre, abusez par la complai-
sance de leurs amis, &
trompez par le témoignage
des indifferends.

Mais, Monsieur, ce
Discours n'est pas simple-
ment de ceux qui peuvent
estre Critiquez; comme il
tend à détruire une opinion
dont la plupart des gens
sont prevenus; il est parti-
culierement sujet à la Cen-
sure, & il ne peut subsister
par conséquent, sans l'au-
thorité d'un Personnage, qui
soit tout ensemble, integre

EPISTRE.

ſçavant & illuſtre, non ſeu-
lement pour confirmer tout
ce qu'il contient par une
Approbation authentique,
mais encore pour avoir un
ſeur garand contre les ſuites
ordinaires de la preoccupa-
tion, de l'ignorance & de
l'envie.

Cette neceſſité qui a fait
balancer tant d'Autheurs,
ſur le choix des perſonnes
qui puiſſent protéger leurs
ouvrages, ne m'a pas donné
lieu d'heſiter dans le diſcer-
nement que j'avois à faire :
Je ſçay, Monsieur, com-
bien vous eſtes au-deſſus de

à v.

ÉPISTRE.

cette lâche Politique , qui
porte aujourd'huy tant de
gens à louer des choses qu'ils
ne croient pas dignes d'estre
approuvées , & toutes les
actions de vostre vie sont
autant de preuves indubita-
bles de vostre intégrité ; Les
grands succez des Cures que
vous avez entreprises, pour
rendre la santé à tant de per-
sonnes illustres , les doctes
instructions que vous don-
nez liberalement depuis si
long-temps, à tous ceux qui
se rendent à vostre celebre
Academie , & les correspon-
dances que vous avez tou-

EPISTRE.

jours eû avec tous les sçavans de l'Europe, sont des circonstances qui ostent la liberté de douter de vostre profond sçavoir ; enfin la renommée qui a rendu vostre Nom si fameux dans tous les lieux du monde, a déjà publié tant de choses à vostre avantage, qu'elle ne peut presque plus rien adjouster à la gloire qu'elle vous a procurée.

Que si je suis assuré par tant de précieux témoignages, d'avoir rencontré dans vous seul toutes les rares qualitez que je devois re-

à v

ÉPISTRE.

chercher, le favorable accueil que trouvent auprès de vous tous ceux qui s'attachent à cultiver les sciences. Et particulièrement la Médecine, & l'heureux accès que j'y ay trouvé moy-mesme, à l'occasion des ouvrages que j'ay déjà publiez, me font croire que j'obtiendray de vous, tout ce que vous me pourrez legitime-ment accorder : Cependant, Monsieur j'ose vous dire que ces considérations ne sont pas les seules qui me donnent lieu d'esperer; vous avez approuvé avanta-geu-

EPISTRE.

*sement mon Art de guerir
 les Maladies Veneriennes,
 l'opinion que je pretend
 prouver y estoit exposée, &
 si j'avois affecté de la traiter
 d'abord assez problemati-
 quement, je m'en estois assez
 expliqué pour l'insinuer
 dans les esprits dociles, &
 pour porter les Critiques à
 la combattre s'ils avoient eü
 de quoy la destruire ; si bien
 que je puis dire que vous
 l'avez déjà en quelque fa-
 çon autorisée, & que vous
 vous porterez peut-estre
 d'autant plus volontiers à
 la maintenir, que ses Ad-*

EPISTRE.

versaires ne sont fondez
que sur une prevention, qui
ne peut jamais estre soutenüe
par aucun raisonnement
vray-semblable.

Il est vray qu'ils recou-
rent à l'expérience comme à
un refuge assuré ; mais ce
n'est pas assez pour demen-
tir ce que j'avance, d'avoir
reçonnü par des épreuves rei-
terées la vertu du Mercure,
& l'impuissance de quelques
autres medicamens pour la
guerison de la Verolle ; par
ce que ces esprouves ne peu-
vent présupposer qu'un dou-
te auquel il faut nécessaire-

EPISTRE.

ment renoncer; lorsque par de nouveaux essais on est parvenu au but de la recherche, ainsi je ne vois pas de quel costé ils se pourront sauver dorenavant; car comme j'ay voüé mon travail à l'Vtilité publique je ne pretend point faire de mystere des choses que j'ay découvertes, & je leur fourniray bien-tost dans la seconde Edition de mes premieres Observations, dequoy se convaincre par eux mesmes de la verité que je tâche d'establir.

Avec tout cela, Mon-

EPISTRE.

sieur, je prevois bien
 que ce n'en sera pas assez
 pour quelques opiniastrés,
 & ie suis persuadé qu'ils
 ne connoistront jamais
 l'erreur où ils sont, si
 vous ne les desabusez par
 l'agrément de l'Ouvrage
 que ie vous presente;
 mais aussi pour peu qu'il
 soit appuyé de vostre Prote-
 ction, ie suis certain que tou-
 tes les maximes qu'il con-
 tient demeureront constan-
 tes & avérées; parce que
 tout le monde sçayt que
 vous ne souffrez point
 les faussetez ny les im-

EPISTRE.

postures , & que comme
un autre Hypocrate vous
consacrez religieusement
tous les momens de vo-
stre vie à l'examen des
veritez Physiques , & à
l'estude de toutes les au-
tres choses qui dependent
de vostre Profession. C'est,
Monsieur , ce qui vous
a remply de ces vives
lumieres , qui peuvent
donner de l'esclat à tout
ce qu'il y a de plus obs-
cur ; c'est ce qui vous
a procure l'avantage de
ne trouver jamais de
difficultez qui puissent vous

EPISTRE.

arrester dans les recherches que vous faites ,
& c'est enfin ce qui fait
que vos jugemens sont
d'un si grand poids qu'ils
passent pour des Decisions
incontestables parmy tous
les Sçavans du sie-
cle.

Après tout, Monsieur ,
tel que soit le succez de
mon dessein , je sçay
que j'en tireray toujours de
tres - grands avantages ;
car si vous permettez
que ma Dissertation soit
mise à l'abry de vostre
Nom , je seray assuré

EPISTRE.

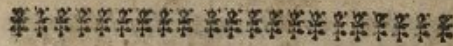
de n'avoir plus rien à redouter, & si vous ne la croyez pas digne de vostre Protection, je trouveray dans les difficultez que vous m'opposerez des connoissances que ie ne pourrois tirer d'ailleurs; Enfin soit que j'aye la satisfaction de la voir imprimée, soit qu'elle ne paroisse jamais au jour, ie seray toujours assez heureux, si vous la regardez comme un effet de la passion que j'ay d'estre assez connu de vous, pour vous tesmoigner de

EPISTRE.
*plus en plus par mes
assiduitez, par mes re-
spets, & par mes servi-
ces, combien ie suis*

MONSIEVR,

Vostre tres-humble tres-obeissant &
tres-affectionné Serviteur,

DE BLEGNY.



Extrait du Privilege du Roy.

PA grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 21. jour de Mars 1674. signé DES VIEUX, & scellé. Il est permis à NICOLAS DE BLE-GNY, Chirurgien Ordinaire de la Reine, de faire imprimer par tel Imprimeur, en tel Volume, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, les Observatiōs qu'il a faites sur l'*Art de guerir les Maladies Veneriennes*, & ce pendant le temps & espace de dix années, à commencer du jour qu'elles seront achevées d'imprimer, avec deffenses à tous Libraires-imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdites Observations, sous quel que pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation, amande, dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris le 12. May 1674. suivant l'Arrest du Parle-

ment du 8. Avril 1653, & celui du Conseil
Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé, THIERRY, Scindic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere
fois le 14. Decembre 1676.

A P P R O B A T I O N

De Messieurs les Doyen &
Docteurs Regens de la Facul-
té de Medecine en l'Uni-
versité de Paris.

Nous Doyen & Docteurs regens en
Medecine de la Faculté de Pais :
ouy le Rapport de Messieurs Quartier &
le Moyne, aussi Docteurs de la mesme
Faculté, deputez par elle pour lire une
Dissertation sur la possibilité de guerir
la Verolle sans Mercure, composée par
Nicolas de Blegny, Chirurgien ordinai-
re de la Reyne. Consentons que ladite
Dissertation soit imprimée. Fait à Paris
ce 1. Novembre 1676. Signé

A. J. MORAND Doyen.

1

DISSERTATION,
*Sur la possibilité de guerir
la Verolle sans Mercure
& sans Flux de bouche.*

D N T R E les parties de la
Chirurgie, l'Art de guer-
rir les Maladies Veneriennes
est peut-estre celle qui de-
mande le plus de probité, de
science, & d'esprit : Toutes
les autres consistent ou à
quelques Operations dont le
sucez dépend seulement de
l'adresse & de la subtilité des
Operateurs, ou à quelques
pensemens dont on peut ren-

A

dre les fuittes salutaires , en observant quelques circonstances qui sont presque toujours sensibles ; mais pour pratiquer avantageusement celle cy , ce n'est pas assez d'operer dextrement & sans peril , ny d'appliquer les remedes exterieurs avec beaucoup de circonspection , il faut encore penetrer tout ce qu'il y a de plus difficile dans la Medecine , & apprendre par ce moyen à faire un bon usage des remedes interieurs, parce que c'est seulement par eux qu'on doit prevenir ou reparer, les indispositions que la matiere verolique peut faire au dedans ; Ce motif qui

devroit porter tous ceux qui pratiquent cet Art à des meditations & à des recherches continuelles , ne produit néanmoins cet effet que dans un tres petit nombre de personnes , & la plus grand part se contentent de travailler ou selon les maximes de leurs Maistres , ou selon la doctrine de ceux qui ont écrit de la nature de ces Maladies & de leurs Remedes, dans le temps qu'on nommoit encore qualitez occultes , toutes celles qu'on croyoit indépendantes du chaud , du froid , du sec , & de l'humide , & cela sans se mettre en peine d'examiner serieusement si leurs Dogmes

A ij

font bien fondez , si l'estude
des autres choses ne peut pas
rendre leurs methodes plus
asseurées , & s'il n'est pas pos-
sible de découvrir par de nou-
velles Observations , des ve-
ritez tout ensemble incon-
nuës & importantes , ce qui
fait qu'ils ne sont jamais en
estat de rendre raison de leur
pratique , & qu'ils confon-
dent à tous momens dans
leurs discours la cause & l'ef-
fet , l'agent & le patient , la
maladie & les symptomes ,
ce qui est essentiel ou acci-
dentel au sujet ; en un mot ,
ce qui est propre ou indépen-
dant des Malades & de leurs
indispositions ; mais aussi

comme ils se forment des Idées fausses & confuses , leurs entreprises sont dangereuses & incertaines , & ils sont souvent d'autant plus mal-heureux , qu'ils ne sont jamais assez sçavans pour diversifier leurs remedes , selon les differences notables qui se trouvent dans la nature des maux , & dans les dispositions particulieres de ceux qui les souffrent.

Que si le peu d'attache qu'ils ont à l'estude les rends sujets aux disgraces , le mépris qu'ils font des nouvelles Experiences leur oste de grands avantages , & ils ont souvent le chagrin de voir achever

A iij

par les autres ce qu'ils avoient mal commencé, ou du moins de prendre des leçons de ceux qu'ils devoient instruire ; parce que n'estant pas naturellement laborieux, ils se porrent volontiers à croire qu'il n'y a rien d'inconnu dans la Nature, & que la Médecine n'aura jamais de meilleurs remèdes que ceux qui font de l'usage ordinaire.

C'est ainsi que plusieurs Auteurs ont avancé que le Mercure est l'unique remède de la Verolle, sans avoir fait les reflexions & les épreuves nécessaires pour vérifier cette opinion, & c'est de la sorte qu'elle est aujour-

d'huy autorisée par la plus grand part des fameux Praticiens, qui la reçoivent parce que tout le monde en convient, & qui ne l'examinent point parce qu'ils appréhendent l'application & le travail; mais ils ne se contentent pas de demeurer ainsi dans l'erreur, ils tâchent encore d'y entretenir les autres hommes, & ils font passer les nouvelles découvertes pour des impostures, les remèdes extraordinaires pour des poisons, & ceux qui trouvent ces choses pour des trompeurs. Il est vray qu'ils reconnoissent presque tous maintenant, que le sang a

A iiij

son principe au cœur, qu'il en part & qu'il y revient perpétuellement par un mouvement circulaire, & qu'on trouve des réservoirs & des conduits par où le chyle y est porté. Il est vray encore qu'ils employent depuis quelque temps un grand nombre d'excellens remèdes qu'ils ne tiennent que des Empiriques & des Chymistes; mais on sçait aussi qu'*Harveus* Pecquet, Paracelse Vanhelmont, & tant d'autres illustres Inventeurs ont esté décriez comme la fausse monnoye durant leur vie, & qu'on ne leur a rendu justice qu'après qu'ils ont esté privez par la mort du pouvoir

de faire des jaloux.

Quoy qu'il en soit, il est certain qu'on a vû tant de gens s'élever contre quelques Medecins & quelques Chirurgiens, qui ont proposé pour la guerison de la Verolle des remedes plus aisez que le Mercure, & des voyes plus naturelles que la salivation, qu'ils ont esté contraints d'abandonner ce party; & s'il s'en est trouvé quelqu'un qui ait eu plus de resolution que les autres, il s'est trouvé à la fin accablé par des caballes & par des intrigues dont il n'a jamais pû se parer.

En effet, quel moyen de se mettre à couvert des méchans:

A. v

desseins de tant de gens qui ne cherchent qu'à nuire , & qui sont dans un employ qui leur donne lieu de prévenir ou de tromper l'esprit de la plupart des Malades : Car comme on trouve d'autant plus de facilité à les persuader , qu'ils ont toujours de la confiance en ceux qu'ils consultent , & qu'ils n'ont pas assez de connoissance pour leur faire rendre raison de leurs propositions , dès qu'ils leur ont une fois ouï dire qu'il n'y a que le Flux de bouche qui peut emporter la Verolle , & qu'il n'y a que les Charlatans qui promettent de la guerir autrement ; ils n'écou-

tent plus toutes les autres choses qu'on peut dire sur cette matiere ; ils croient que toutes les maximes qui sont opposées à celle-là, sont autant d'erreurs & de suppositions, & ils ont mesme de la peine à croire que le Mercure puisse exciter d'autres évacuations salutaires : mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'ils ne croient pas mesme avoir la liberté de se plaindre, quand ils ont esté mal-traitez par ce remede ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui soient assez hardis pour le faire, on les fait passer pour des Malades imaginaires ; on attribue à des se-

rositez bilieuses les méchans effets de la matiere Verollique ; & (comme si l'on parloit à des enfans qu'on veut amuser.) on leur dit que le Mercure est un furet dont elle fuit mesme les approches , tellement qu'ils sont obligez de se croire parfaitement gueris , pendant qu'ils souffrent encore des accidens insupportables ; au lieu que s'il arrive la moindre indisposition à un homme qui aura esté traité par d'autres moyens , on ne manque pas de la rapporter à sa premiere maladie , on luy persuade que cette circonstance jointe à celle de n'avoir pas esté pensé par ce

qu'ils appellent la bonne methode, sont des marques indubitables de l'imperfection de la Cure qu'on a pretendu faire ; & souvent pour une petite galle qui sera venuë dans un endroit où la piqueure d'une puce l'aura obligé de se gratter, on l'engagera à souffrir le Mercure avec d'autant plus de danger, qu'il ne se trouvera plus dans son corps de matiere propre à diminuer l'activité de ce mineral ; d'où vient qu'il est alors assez fortement agité par la chaleur des parties qui le reçoivent, pour estre sublimé jusqu'à la teste, où il cause necessairement des symptomes effroyables.

Il faut avouer néanmoins, que ce médicament produit des effets admirables, dans les sujets qui se trouvent propres à recevoir son action, & qu'il y a une infinité de personnes qui ne doivent leur guérison qu'à ce remède ; J'avoue même, que plusieurs sçavans Médecins en ont tenté vainement : un grand nombre d'autres, & que nous n'avons presque encore vû que des ignorans & des fourbes qui se soient vantés d'en avoir de plus doux & de plus faciles : mais si le Mercure guérit presque toujours radicalement la Verolle, ce n'est pas à dire

qu'il n'y ait point d'autres medicamens dans la nature qui puissent produire cet effet ; & si on n'a pas encore publié des moyens équivalens , il ne s'ensuit pas qu'il ait esté impossible d'en trouver.

En effet , tous ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine avec un peu d'application , ne découvrent-t-ils pas dans les remedes qu'ils emploient , des qualitez d'autant plus surprenantes, qu'elles avoient esté auparavant inconnuës à tous les autres , ou pour mieux dire , a t-on veû quelque espece de maladie qui n'ait pû estre guerie

que par un seul remede ; & si le Mercure nous manquoit pour celle-cy , seroit-il possible que les Malades ne pussent tirer du secours d'ailleurs ; non non , comme nous sommes assurez qu'un pays peut produire ce qu'un autre n'a point , & que les indispositions qui nous paroissent les mesmes , ne sont jamais essentiellement uniformes , il y a lieu de croire que la Providence divine n'a donné tant de differentes qualitez aux medicamens , qu'afin que les uns puissent suppléer au defaut & à l'impuissance des autres.

D'ailleurs , ne sçait-on pas

que pour guerir les Maladies dont les causes sont attachées aux humeurs comme dans la Verolle, la Nature chasse dehors tout ce qui l'opprime toutes les fois qu'elle est assez ébranlée pour cet effet ; & peut-on douter qu'il n'y ait point de drogues dans la Medecine, qui la puissent émouvoir aussi fortement que le Mercure : mais quand même ce mineral seroit le plus puissant de tous les remèdes, s'ensuivroit-il de-là qu'il le faudroit toujours nécessairement employer pour chasser la maladie dont ie parle, puisqu'elle est plus facile à guerir que beaucoup d'autres ; en-

fin, quand il n'y auroit point d'indisposition plus opiniâtre que celle-là, y auroit-il lieu de croire qu'il faudroit les mesmes efforts pour la détruire dans tous les Malades, puisque la Nature se met souvent d'elle mesme dans un mouvement assez fort pour pousser sa cause au dehors, soit par les voyes des sueurs, des selles & des urines, soit par celles qui servent aux évacuations menstruelles dans les femmes, ou à la sortie du sang grossier & melancolique dans quelques hommes qui ont des Hemorroïdes réglées, soit enfin par les moyens dont elle se sert pour

former les abſez extérieurs ;
ce qui paroît évidemment
dans les Bubons Veneriens ,
qui laiffent toujours le corps
ſain, quand ils ont eſté arre-
ſtez , digerez , & nettoyez
parfaitement.

Auſſi quoy que les Anglois,
les Alemans , & quelques
autres peuples de l'Europe
ayent le Flux de bouche en
horreur , & que pour ce ſujet
ils ne ſouffrent preſque point
ny les frictions ny les par-
fums de Mercure , on ne voit
pas que la Verolle , qui eſt
ſi commune dans leur pays ,
y faſſe perir un plus grand
nombre de perſonnes que
dans le noſtre. Je ſçay bien

qu'on peut dire que sans les guerir parfaitement , on peut bien les delivrer des accidens qui leur arrivent, en évacuant par des moyens communs, les serofitez épanchées qui les causét & qui les entretiennent, & qu'on peut encore prevenir leurs plus funestes suites , en reiterant de temps en temps l'usage de ces mesmes moyens : mais quelle apparence y a-t-il de croire, qu'il n'y ait point de Medecins estrangers assez sçavans pour connoistre la faute qu'ils feroient en cela, ou qu'ils soient tous assez méchans pour abuser ainsi les Malades, & pour les laisser

route leur vie dans la malheureuse nécessité d'estre traité tant de fois : mais enfin , quand on ne voudroit point entrer dans toutes ces considerations , qui peut douter qu'un mesme effet ne puisse estre produit par des causes differentes ; & si ce dogme n'estoit pas aussi connu qu'il est veritable , quelle raison auroit on de se fier aux Medecins qui se servent tous de differends moyens pour satisfaire à des indications simples & univoques.

Après tout , je ne suis pas le seul qui a reconnu la verité que je pretends prouver. Le Docteur Fernel dont on ne

ſçauroit aſſez honorer la mémoire, ne ſoutient pas ſeulement dans ſon Traité des Maladies Veneriennes, que la Verolle peut eſtre guerrie ſans Mercure, il s'eſſorce encore de prouver qu'on doit abandonner ce remede comme pernicioeux, & qu'on doit preferer le regime propre, les ſudorifiques & les purgatifs, au ſujet dequoy il rapporte diverſes experiences, & entre-autres celle qu'il fit luy-meſme dans la perſonne de Monsieur de Meſieres, alors Prieur de S. Denys de la Chartres, qu'il guerit en aſſez peu de temps avec des remedes aſſez, apres avoir

esté manqué douze fois par le Mercure.

Le sçavant M^r Riviere, dans le Livre de ses Observations, dit qu'il a guery plusieurs Verollez en vingt jours par les purgatifs & par les decoctions sudorifiques, de quoy il rapporte diverses exemples, & entre-autres celle d'un homme qui avoit la Verolle depuis douze ans, & qui avoit esté traité plusieurs fois inutilement par la Diette & par le Mercure, a qui il rendit néanmoins la santé par l'usage frequent des purgatifs, & d'une decoction sudorifique preparée avec les coquilles de noix, & l'antimoi-

ne ; & dans le Livre des Observations qui luy ont esté communiquées, il dit qu'un Particulier qui pratiquoit la Medecine à Paris, guerit parfaitement Henry III. de la Verolle, par un remede tres-simple qu'il avoit appris d'un Turc, quoy que ce Prince avoit esté auparavant manqué par les plus habils Medecins & Chirurgiens du Royaume.

Du Laurens, qui a excellé entre les Medecins & les Anathomistes de son temps, soutient que le gayac, l'eschine, & la falsepareille, peuvent emporter la Verolle, & il dit mesme que plusieurs
ont

ont esté gueries de cette maladie par des exercices violens & reiterez. Ranchin ordonne pour le mesme effet les trois sudorifiques que je viens de nommer, y ajoutant le sassafras ; & il croit aussi que les verolez peuvent trouver du secours dans l'agitation du corps, lors qu'elle est assez forte pour exciter la sueur. De Vigo qui a fait un tres-grand usage du Mercure, & qui est l'inventeur de plusieurs compositions où il entre, n'a pas laissé d'enseigner dans ses œuvres la maniere de guerir la Verole par d'autres moyens. Mathiolle dans son Commentaire sur Dioscoride, assure

que plusieurs ont esté gueries
par un vin composé de Gayac
& de quelques autres dro-
gues. Garcias du Jardin dans
son Traité des drogues & épi-
ceries, & Dalechamps dans
son Histoire generale des
Plantes, veulent que le mes-
me Gayac soit un remede in-
faillible contre la maladie que
j'ay dite. Emanuel Aranda dans
la Relation de sa captivité
d'Alger, assure qu'un Verolé
trouva sa guérison dans le vi-
vre & dans le travail des Ga-
leres. Enfin Rondeler, Lie-
bault, Silvius Mercurial, Cam-
panele & plusieurs autres Me-
decins, ont proposé dans leurs
Ouvrages diverses sortes de

remedes , qu'ils croient du moins aussi assurez que le Mercure : mais comme on ne doit s'attacher aux autoritez qu'en temps qu'elles sont conformes à l'évidence & à la certitude , il vaut mieux considerer la chose en elle-mesme, en examinant ce qui constitue l'essence de la Verole , & ce qui doit arriver pour qu'elle soit accompagnée de ses symptomes ordinaires , parce qu'ayant une fois determiné la nature du mal & de ses accidens, il sera beaucoup plus facile de juger de la qualité des remedes qui la peuvent détruire , & de la possibilité qu'il y a d'en trouver d'autres que

le Mercure qui puissent produire cet effet.

Or si les observations que j'ay déjà publiées , prouvent suffisamment que la matiere Verolique est à peu près de la nature des venins, je veux dire qu'elle a tout ensemble de l'acidité & de la volatilité , que la Verole consiste essentiellement dans le mélange de cette matiere avec le sang , & que les accidens qu'elle produit ne sont que les suites de la fermentation qu'elle est capable d'y exciter , & les effets de l'action des serositez salées qui s'échappent hors des vaisseaux , pendant le bouillonnement dont elle est accompagnée.

On ſçait d'ailleurs que les ſuffrages de tant de celebres Medecins rendent ces propositions incontestables.

Cela eſtant ainſi preſuppoſé, il eſt hors de doute que ſi l'on peut trouver dans le monde d'autres medicamens que le Mercure, qui ſoient aſſez volatils, liquides & penetrans, pour ſe mouvoir d'une maniere propre à penetrer toutes les parties du corps, à s'unir ou à ſe meſſer avec les acides, & à fortir enſuite par des voyes qui leur ſoient naturellement propres, ou qui d'ailleurs y ſoient diſpoſées, on emportera ſans l'aide de ce Mineral, l'acide veneneux qui

fait la Verolle : or comme on sçait par experience qu'entre les sudorifiques interieurs, il y en a qui ont assez de volatilité pour se porter par un mouvement rapide, du centre du corps à sa circonference, & pour entraîner par ce moyen les corpuscules heterogènes qui ne sont pas d'une nature propre à s'unir parfaitement avec les parties liquides ou solides. Il est déjà à presumer qu'on peut trouver parmi les medicamens de ce genre, des remèdes capables d'emporter la matiere verolique ; d'ailleurs personne ne doute que la plupart des diuretiques n'ayent assez de liqui-

dité & de penetration pour se distribuer dans toute la masse du sang, pour se charger des acides qu'ils y rencontrent, & pour les entraîner hors du corps en les precipitant avec les urines, d'où l'on doit conclure qu'ils peuvent sinon ôster les accidens de la Verolle, du moins emporter sa racine, en separant d'avec le sang la cause & le levain des fermentations qui leur donnent naissance. Il est vray que les sudorifiques que je viens de dire, suivent le mouvement du sang, & passent à la circonference du corps avec trop de vitesse, pour emporter tous les acides

B iiij

qui se trouvent répandus dans les entrailles & hors des vaisseaux ; & il est vray encore que les dieuretiques ne sont portez qu'avec le sang dans les parties éloignées , c'est à dire qu'ils ne sortent pas des artères ny des veines pour y rentrer en après, comme ils devroient faire pour se charger des acides qui sont attachez aux chairs & aux membranes des extremités, & pour les entraîner ensuite par les voyes des urines : mais tout cela ne marque au plus que la nécessité d'employer en mesme temps ces deux sortes de remèdes , & on ne peut pas inferer de là , que leur usage

puisse estre infructueux pour la cure de la maladie d'ot je parle.

Il faut avoier neanmoins que tout ce qu'il y a d'acides veneriens dans les verolez, ne peuvent pas toûjours estre emportez pas des medicamens qui traversent toutes les parties du corps avec tant de promptitude, parce qu'ils sont quelquefois en partie embarrassez avec des phlegmes épais, avec la sanie des ulceres, avec les chairs excroissantes, & avec les impuretez qui forment ces abcez qu'on appelle froids; mais en ce cas il est toûjours possible d'aider la force de ces remedes par la vertu de quelques autres, & il

B y

est certain qu'on peut épuiser ces matieres grossieres par l'usage frequent des purgatifs un peu forts, ou mesme les consumer par celuy des tizannes dessicatives, qui détruisent les superfluitez du corps en augmentant considerablement la chaleur naturelle, & en les poussant d'ailleurs en partie par les pôres, & en partie par les voyes des urines.

On doit donc conclure qu'en employant également les sudorifiques subtils, les diuretiques liquides, les decoctions dessicatives, & les purgatifs quelquefois un peu forts, on pourra oster tout ensemble & la cause & les accidens de la

Verole : Mais si l'on veut estre plus fortement convaincu de cette verité, il n'y a qu'à prendre garde, que de quelque nature que soient les matieres impures qui font les maladies interieures en se meslant avec le sang , ou en s'attachant aux autres parties du dedans , elles en peuvent estre separées par ces moyens, puisque ce n'est principalement que par eux qu'on guerit les rheumes & les rheumatismes , l'apoplexie, la paralisie, la convulsion, l'hidropisie, la fièvre, le pourpre, & la peste mesme.

D'ailleurs si l'on veut descendre de cette consideration générale, à celle qui prouve

B vj

particulièrement qu'on peut
ôter par ces remèdes les ma-
ladies qui ont pour cause l'a-
bondance des acides, & dans
lesquelles toutes les ferosités
deviennent picquantes & cor-
rosives comme dans la Vero-
le, on verra qu'ils ont esté les
seules causes de la guérison
d'une infinité de malades qui
ont souffert la tigne, la rogne,
la lepre blanche, & les herpes
miliaires & rongeants; & cha-
cun peut éprouver dans la ren-
contre qu'ils peuvent guérir
parfaitement les chaude-pi-
ses, les chancres, & toutes ces
autres indispositions qui sont
encore causées par les acides
veneriens. D'ailleurs, si l'on

veut faire quelque analogie des indispositions qui sont particulieres à l'homme, avec celles qu'on voit arriver dans les chevaux, on n'aura pas de peine à croire que le farcin n'aye une cause à peu près semblable à celle des maladies que je viens de nommer, & on pourra encore apprendre des Mareschaux, que si quelques-uns d'entre eux guerissent ce mal avec le Mercure, la plus grande part des autres ne l'emportent qu'en poussant avec d'autres remedes, par les pores, par les felles, & par les urines.

En effet, si l'on fait quelque reflexiõ sur la nature des dieuretiques, n'avouera-t'on pas qu'ils

sont tres-propres à pousser hors du corps les acides, puis qu'ils sont ou liquides d'eux-mesmes, ou capables de precipiter des eauës dans quoy ces petits corps se dissolvent plus volontiers que dans le sang, ny dans toutes les autres liqueurs, & ne sçait-on pas que c'est pour cette raison que les urines sont toûjours salées, quelques douces & insipides que soient les choses qui servent de boisson. C'est ainsi que quelques-unes des maladies que j'ay nommées en dernier lieu, ont esté gueries par le seul usage du petit laiët ou d'une tizanne de chien-dent; C'est de la sorte qu'un hom-

me de qualité a depuis peu fait guerir un cheval du farcin, en luy faisant boire durant plusieurs jours une tres-grande quantité d'eau commune. Enfin si l'on en veut croire un homme de probité de ma connoissance, c'est en cette maniere qu'une femme fut guerrie l'année precedente de la Verole, seulement par l'infusion de la coloquinte dans le vin blanc.

Quoy qu'il en soit, quand ce remede n'auroit pas eû assez de force de luy-mesme pour produire cét effet, on ne peut pas douter qu'il n'ait pû ébranler assez considerablement la nature, pour l'exciter

à se décharger des impuretez dont elle estoit opprimée, & qu'il n'ait pû augmenter suffisamment la force de son mouvement pour la porter à purifier tout le corps, puis qu'il est vray qu'elle le fait souvent sans un pareil secours, & qu'on sçait d'ailleurs qu'un flux d'urine impreveu, a terminé plus d'une fois des maladies universelles, & des abcez ou d'autres indispositions particulieres de la poitrine, du ventre, ou des autres parties du corps.

Pour ce qui est des sudorifiques, ils ne sont pas d'un effet moins considerable, ils empêchent la coagulation du sang, qui est le premier effet que

les acides veneriens, les venins & la matiere pestilente produisent dans cette precieuse liqueur ; & quand ils n'ont pas esté donnez assez à temps pour la prevenir , ils la détruisent par une dissolution salutaire, & ils excitent si puissamment la nature à chasser par les pores les choses qui luy sont contraires, qu'ils sont les plus assurés remedes aux morsures des animaux veneneux , que ce n'est souvent que par eux qu'on peut guerir la peste , & que les Indiens n'ont point de meilleurs moyens pour se mettre à couvert des méchans effets de la Verole. Il est vray que leur guerison est ordinai-

rement plus apparente que réelle, parce qu'ils n'employent que les seules decoctions des plantes sudorifiques dont j'ay parlé, & que ces decoctions sont plus propres à consumer les serositez qui sont les accidens de cette maladie, qu'à tirer hors des vaisseaux la matiere impure qui les fomentent; mais il est vray aussi qu'elles excitent quelquefois dans le sang une fermentation assez vehemente, pour donner lieu à la nature d'en separer tous les acides veneriens, & de les deposer ensuite dans les chairs des extremittez, d'où ils sont d'autant plus facilement tirez qu'ils se dissolvent tou-

jours dans les serofitez qui forment la sueur.

Mais si nous en voulons voir des effets d'autant plus surprenans , qu'on ne les peut presque jamais obtenir par l'action du Mercure ny par la continuation du flux de bouche ; Il n'y a qu'à rendre les compositions qu'on en fait en partie dicuretiques , & on verra par exemple que les decoctions de cette qualité, font souvent disparoistre les duretez de la chair, des ligamens & des membranes , & les elevations des os & des cartilages , & l'on verra encore que le seul antimoine diaphoretique , melle avec une certaine liqueur ape-

ritive guerit les gonorrhées les plus rebelles ; C'est par une experience à peu près semblable, qu'un sçavant Escuyer guerit il y a quelque mois avec de l'anthimoine ainsi préparé, un cheval malade qu'il n'avoit pû remettre par aucun autre moyen : il luy en fit prendre deux onces chaque jour durant trois semaines dans la decoction de parietaire, après quoy l'animal devint plus vigoureux, il luy vint de fort grosses galles sur toute la peau, & peu de jours après on luy vit tomber le poil ; mais de maniere qu'à mesure que le nouveau s'accrut toutes les galles tomberent, & qu'il re-

couvrit en peu de temps la fanté & la beauté qu'il avoit perduës.

A l'égard des purgatifs, on a éprouvé tant de fois qu'ils peuvent tirer les impuretez & les superfluitez de toutes les parties du corps, que ceux mesmes qui ne veulent point traiter la Verole sans Mercure, penseroient aussi l'avoir guérie imparfaitement, s'ils n'avoient purgé plusieurs fois leurs malades devant & après l'effet de ce remede, & l'on ne voit que trop souvent le retour des fièvres & des autres maladies interieures, à ceux en qui on les a voulu épargner; mais pour ne parler que des bons

effets qu'ils produisent dans les maux qui ont pour cause les acides Veneriens, ne-sçait-on pas qu'ils contribuent du moins autant que tous les autres remedes, à la guerison des chaude-pissés & des chancres veroliques ; & n'y a-t'il pas eû un grand nombre de verolez, qui ont esté delivrez des pustules, des douleurs & de la pluspart des autres accidens de la Verole, en prenant de temps en temps des purgatifs pour retarder leur traitement jusques dans des saisons ou des occurrences commodés.

Au reste, si les autoritez que j'ay rapportées sont considerables, & si les raisonnemens

dont je les ay appuyées sont
judicieux, les experiences pu-
bliques que j'offre de faire, sont
des moyens que les plus in-
credulés pourront prendre,
pour se convaincre d'une ve-
rité qu'ils ne sçauroient nier
qu'injustement; mais pour cel-
les que j'ay déjà faites en diffé-
rends temps, j'avouë que la
necessité de taire les noms des
malades qui en ont profité, &
l'incertitude qui se trouve
quelquefois dans les signes de
la Verole, sont deux circon-
stances qui les pourroient ren-
dre douteuses. Cependant,
comme il y en a quelques-unes
qui ont esté faites sur des per-
sonnes en qui il s'est trouvé

des marques indubitables de cette maladie & de sa guérison, & qu'elles ont esté heureusement achevées en présence de gens qui en pourroient rendre un témoignage irréprochable, je croy qu'il est d'autant plus utile de les rapporter icy, qu'elles seront peut-estre suffisantes pour persuader ceux dont l'opiniâtreté ne va pas jusqu'à l'excez.

Un Gentil-homme Anglois trois mois après avoir esté traité d'un chancre, fut surpris d'une douleur de teste insupportable, & pour laquelle il se fit inutilement saigner deux fois, peu après tous ses cheveux tomberent, il luy vint quelques

quelques pustulles au front ,
& en moins de rien tout son
corps en fut couvert. Il con-
sulta son mal , & on luy dit
que c'estoit la Verole , com-
me en effet , il n'y avoit pas
lieu d'en douter ; mais preve-
nu de l'opinion qu'on a du
Mercure en son païs , il dit
qu'il aimoit mieux mourir
que de souffrir le Flux de bou-
che , & resolu de l'éviter à
quelque prix que ce fut , il
me pria de le traiter de quel-
qu'autre manière ; ce que je
fis avec tant de succez , par
des remedes de la nature de
ceux que j'ay décrits , qu'a-
prés y avoir travaillé seule-
ment durant cinq semaines ,

C

il fut remis dans une santé si parfaite, qu'il n'a pas souffert depuis le moindre indispositiō, quoi qu'il y a plus de deux ans que ce traitement a esté fait.

Un Estudiant en Medecine, qui avoit esté jugé atteint de la Verole, parce qu'il avoit trois chancres à la bouche, une pustulle crouteuse & fort large au perigné, & des douleurs fixes & nocturnes dans le milieu des bras des cuisses & des jambes, (ce qui avoit esté les suites d'une Chaud-pisse virulente & d'un Bubon qui avoit rentré) fut traité deux fois par le Mercure sans voir la fin de ses douleurs, qui le tourmen-

toient encore plus cruellement qu'auparavant, & quoy que les chancres de la bouche & la pustulle du perignee disparurent dès le premier traitement, il luy arriva peu après le dernier sous le prepuce & au siege, des verruës & des ulceres qui furent de nouvelles marques de la rebellion de son mal; mais parce qu'il avoit leû dans quelques Autheurs, que plusieurs Verolez avoient souffert le Flux de bouche sans estre delivrez de leur indisposition, & qu'ils avoient neantmoins trouvé leur guerison dans l'usage de quelques remedes assez communs, il ne se dé-

conforta pas tout à fait , & ayant appris que j'avois guery plusieurs malades par des moyens nouveaux & extraordinaires , il me vint prier d'y travailler encore en sa faveur , & il fut si heureux dans ce dessein , qu'après l'avoir traité durant sept semaines , il se vit en estat d'accomplir un Mariage pour lequel on le pressoit fort , sans que sa femme ny deux enfans qu'il a eû d'elle , ayent souffert aucun accident qui puisse rendre sa guérison douteuse.

Un homme employé dans les Finances , qui avoit negligé fort long-temps la guérison d'un chancre qu'il avoit

au filet, se vit enfin surpris de douleurs cruelles dans presque toutes les parties de son corps, & qui ne furent pas seulement traitées sans fruit par les remèdes ordinaires aux rhumatismes ; mais qui furent bien-tôt accompagnées de plusieurs tubercules à la teste fort dures, d'un nodus sur l'os du coude près le poignet, & de deux autres sur la creste du tibia de la jambe droite. Cependant dans l'indispensable nécessité de continuer son employ ou de le perdre, il se resolut d'abandonner l'opinion commune pour s'en fier à l'expérience particulière d'un de

ses amis , que j'avois guéry
peu auparavant sans retraite
& sans Mercure , dans cette
pensée il se mit entre mes
mains, & il n'y fut qu'à peine
deux mois sans éprouver
comme les autres , que ce
qui n'est pas universellement
connu , n'en est pas toujours
moins estimable , parce que
ce fut en moins de temps que
ses douleurs cessèrent , & que
ses nodus disparurent ; il n'y
eût que les tuberculles de la
tête qui ne furent entière-
ment abaissées que trois se-
maines après avoir cessé les
remedes generaux.

Mais ce n'est pas assez d'a-
voir établi par toutes ces

preuves la possibilité de guérir la Verole sans Mercure & sans Flux de bouche, il faut encore montrer la nécessité qu'il y a de la traiter quelquefois par d'autres moyens, afin d'engager les Chirurgiens qui les ignorent à les rechercher avec application. Cette autre vérité qui est encore moins connue que la première, n'est pas néanmoins difficile à prouver; on voit maintenant tant de gens, & particulièrement parmi les Estrangers, qui se résoudroient plutôt à mourir qu'à souffrir la salivation, que nous aurions le déplaisir d'en voir périr plusieurs par l'action &

par les effets de la matiere verolique , si nous ne pouvions pas en délivrer les malades par des évacuations plus ordinaires. D'ailleurs la retraite qui est si necessaire à tous ceux qui sont traitez par les Onctions, par les Emplastres, & par les Parfums de Mercure, est une démarche insupportable aux personnes qui portent la peine d'un crime dont elles sont innocentes, je veux dire à celles qui ont le mal-heur d'estre associées à des impudiques par le sacré nœud du Mariage, elle est toujours une note d'infamie pour les femmes, pour les gens publics, & pour ceux

qui meinent une sorte de vie reguliere ; & elle est enfin souvent cause de la ruine des gens d'affaires , des Commissionnaires , des domestiques , & generalement de ceux dont les emplois ne peuvent jamais vaquer.

Cependant si les malades trouvoient toujours dans cette retraite le secours qu'ils y vont chercher , ils trouveroient peut estre aussi dans leur desastre quelque peu de consolation ; mais la pluspart en sortent ou mal guéris , ou après y avoir souffert cruellement , & quelques-uns mesmes y reçoivent le coup de la mort de la main qui devoit

les tirer du peril où ils estoient exposez, parce qu'il ne se trouve pas par tout des Chirurgiens assez sçavans & assez experimentez pour faire un bon usage du Mercure, & que les plus ignorans s'ingèrent aujourd'huy de l'employer avec tant de temerité, qu'ils ne demandent jamais du conseil que quand leurs fautes sont irreparables.

Mais quand les Chirurgiens capables feroient toujours à la disposition des malades, s'en trouveroit-il un seul qui puisse répondre absolument des effets du Mercure, ne sçait-on pas que le temperament & la constitution,

ne sont pas semblables dans tous les hommes, & que tel peut estre disposé à recevoir utilement l'action d'un médicament, en qui un autre causeroit des mouvemens extraordinaires & pernicioeux.

C'est pour ce sujet que tous les Autheurs ont écrit diverses formules de remedes pour chaque indisposition particulière, & qu'ils ont ordonné en premier lieu l'usage des plus doux & des plus faciles, afin d'apprendre aux Estudiants que la cure des maladies doit estre diversifiée non seulement selon le sexe, l'âge, le temperament, les forces, & les autres dispositions où peu-

vent estre les malades en les traitant ; mais encore suivant ce qui a esté résulté de l'action de ceux qui ont esté premierement employez.

Aussi quoy que le Mercure ait esté le remede de plusieurs , on sçait qu'il a esté vainement employé pour quelques-uns, & qu'il a mesme esté un poison en quelques autres , parce qu'il s'est trouvé des sujets dans lesquels ses mouvemens ordinaires ont esté empeschez par des obstacles impréveus, & qu'il y a eû des personnes trop foibles ou d'ailleurs trop delicat-
tes pour resister à la grandeur
de l'émotion & à la continui-
té

té des évacuations qu'il excite ; Après tout , si chaque maladie n'avoit qu'un seul remede, les Medecins seroient contraints de laisser dans un desespoir asseuré , tous les malades en qui il se seroit trouvé des dispositions contraires à son action ; & comme il n'y a rien de plus commun que cette aventure, la Medecine seroit à la fin si sterile, que le peu de secours qu'on en pourroit tirer deviendroit la cause de son abandonnement.

FIN.

